

GEORGES AYACHE

1914

UNE GUERRE  
PAR ACCIDENT



Pygmalion

Extrait de la publication

GEORGES AYACHE

# 1914

## UNE GUERRE PAR ACCIDENT

Ce livre fait froid dans le dos !  
Pourquoi les hommes d'État européens, politiques et têtes couronnées, n'ont-ils pas empêché la guerre monstrueuse de 1914, pourtant si souvent annoncée ?

Certes, il existait parmi eux des hommes d'État à la forte stature, tels Churchill, Poincaré et Clemenceau. Mais il y avait aussi des empereurs et des princes consternants de frivolité, des politiciens à courte vue, susceptibles et égocentriques, des officiers bornés, n'envisageant les problèmes internationaux qu'à travers la logique militaire. Certains furent prisonniers de leurs obsessions ou de leurs propres limites. D'autres se montrèrent paralysés par leur passivité ou leur prudence même. Tous, ou presque, péchèrent par l'inconscience du péril.

En suivant les événements qui se sont succédé pendant trente-sept jours de crise, de l'attentat de Sarajevo aux déclarations de guerre, Georges Ayache nous plonge dans un drame effrayant. Il met en scène ses protagonistes et les ressuscite dans le secret des chancelleries diplomatiques et des antichambres du pouvoir. Il exhume leurs passions et leurs doutes, leurs arrière-pensées et leur logique. Il décrit enfin les coups de théâtre, les rebondissements et les affrontements dramatiques qui animèrent une spirale meurtrière sans précédent. De la lecture de ce livre, on sort épouvanté par les défaillances des gouvernants d'alors.

*Ancien diplomate, historien et universitaire, Georges Ayache est un spécialiste des relations internationales. Aujourd'hui avocat, il a consacré plusieurs ouvrages à des questions d'histoire contemporaine.*

Pygmalion

1914  
UNE GUERRE  
PAR ACCIDENT



GEORGES AYACHE

1914  
UNE GUERRE  
PAR ACCIDENT



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2011, Pygmalion, département de Flammarion.  
ISBN 978-2-7564-0724-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux existences brisées par la Grande Guerre.  
Jamais le malheur de tant de peuples n'aura résulté à ce  
point de l'imprévoyance et de l'impéritie de si peu de gens.*  
G.A.

## DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS

- *Israël – la naissance de l'État des Juifs*, Éd. du Rocher, 2008.
- *Dictionnaire biographique des relations internationales* (en collaboration avec Pascal Chaigneau), Éd. Economica, 2008.
- *Une histoire américaine*, Éd. Choiseul, 2010.

## AVANT-PROPOS

Près d'un siècle après son déclenchement, tout a été dit ou presque sur le déroulement comme sur les conséquences de la Grande Guerre. En revanche, son origine recèle toujours une part d'opacité et reste sujette à controverse.

Dans la réflexion sur les causes, le paradoxe central n'a guère perdu de sa vigueur au fil du temps : comment un tel événement, souvent pressenti et parfois même annoncé, a-t-il pu surprendre à ce point acteurs et observateurs ? Par ailleurs, bien au-delà d'une histoire classiquement écrite par les vainqueurs, la réflexion relative à la responsabilité de ce cataclysme qui emporta l'ancien monde européen continue de faire débat.

Au demeurant, ces deux réflexions apparaissent intimement liées. Répondre à la première contribue, par bien des côtés, à éclairer la seconde. À la différence de la deuxième guerre mondiale, qui survint au terme d'un crescendo de tensions somme toute prévisible, la Grande Guerre se déclencha d'une manière assez inopinée. Il y eut, certes, des affaires marocaines de 1905 et 1911 aux guerres balkaniques, quelques crises internationales annonciatrices. Il y eut pareillement des signes précurseurs, des buttes témoins qui ne pouvaient qu'inquiéter, sinon alerter, responsables et gouvernants avisés. Et pourtant, parmi ceux-ci, qui croyait vraiment au pire deux

semaines seulement avant le début de ce fatidique mois d'août 1914 ?

Est-ce à dire que les leaders et décideurs de l'époque furent légers ou inconsistants ? L'accusation serait injuste et d'ailleurs infondée. Comme de tout temps, il se trouva des gens frivoles dans les allées du pouvoir ou des chefs qui n'étaient pas spécialement taillés pour affronter des tempêtes d'une telle envergure. Ceux-ci furent notamment légion au sein du « club des monarques », de George V à Nicolas II. Sans parler d'un François-Joseph aussi vieillissant qu'amer ou d'un Guillaume II décidément indéchiffrable et assoiffé de reconnaissance.

Le *Gotha* politique européen de 1914 compta sans aucun doute des personnalités qui n'auraient jamais dû se trouver en mesure de gérer des situations à ce point complexes : de Viviani en France à Berchtold en Autriche-Hongrie, et sans doute aussi Bethmann-Hollweg en Allemagne, en passant par la plupart des ministres du gouvernement russe. Mais à l'inverse, il y eut des dirigeants de qualité. Parmi ces derniers, qu'on les ait plus tard loués ou dénigrés, des hommes d'État du calibre de Raymond Poincaré, d'Edward Grey ou de Winston Churchill voire de Serguei Sazonov. Le personnel diplomatique comporta des ambassadeurs en poste tout à fait remarquables, des frères Paul et Jules Cambon aux Britanniques Edward Goschen et Francis Bertie en passant par l'Allemand Lichnowsky, le Russe Iswolsky et bien d'autres encore. Des hauts fonctionnaires comme Pierre de Margerie, Philippe Berthelot ou encore Arthur Nicolson eurent de la même façon une action empreinte d'efficacité et de classe.

Les décideurs politiques de 1914 furent ainsi globalement à la hauteur. Ils ne furent ni meilleurs ni pires que leurs devanciers ou que leurs successeurs. L'équité s'impose d'autant plus à cet égard qu'on oublie parfois que tous eurent à réfléchir et à agir dans l'urgence : non seulement compte tenu de délais de réactivité très courts dans la prise de décision mais aussi de la tension extrême due à la conjugaison des périls et des enjeux.

Le contexte de crise est comparable à une partie de *blitz* au jeu d'échecs. Il ne suffit pas de savoir les règles et d'avoir une connaissance approfondie des combinaisons et des stratégies. Encore faut-il faire preuve par surcroît de qualités nerveuses et psychologiques particulières. La crise a ceci de singulier qu'elle révèle inmanquablement les caractères trempés de même qu'à l'inverse, les esprits faibles. En politique internationale, c'est sans conteste l'épreuve de vérité.

Les trente-sept jours (28 juin-3 août 1914) de cette crise qui finit en conflit armé, notamment les douze derniers jours, furent d'une intensité émotionnelle peu ordinaire. Seuls les treize jours de la crise des missiles de Cuba, en octobre 1962 entre les États-Unis et l'Union soviétique, peuvent s'en rapprocher. Comme on le sait, l'issue de cette seconde crise majeure du xx<sup>e</sup> siècle fut, par bonheur, diamétralement opposée à celle de 1914. Qui sait cependant si sa gestion ne lui en fut pas quelque part redevable ? En effet, du strict point de vue de la conduite de la crise, 1914 reste à maints égards l'exemple de tout ce qu'il ne faut pas faire. Ce n'est sans doute pas un hasard si le président Kennedy fit état, au cœur de son bras de fer avec Moscou, de sa lecture attentive de l'ouvrage de l'historienne Barbara Tuchman *The Guns of August* (traduit en français sous le titre *Août 14*).

Cette guerre de 1914 aurait-elle pu être évitée ? Dans le confort de l'analyse abstraite et du recul historique, la réponse est probablement affirmative. Ce qui la rendit inéluctable ? D'abord, très vraisemblablement, la conviction des responsables, consciente ou inconsciente, que la crise de juillet pourrait être conjurée in extremis. Les crises précédentes, à commencer par celle d'Agadir trois ans plus tôt, l'avaient bien été. Pourquoi pas encore celle-ci ? D'où un certain déficit de vigilance ou de volonté d'apaisement qui accrédite l'impression que, durant la période post-Sarajevo qui devait s'avérer si décisive, les gouvernants ont « laissé filer » les événements au gré des vacances estivales. Un déficit d'autant plus patent qu'on ne pouvait comprendre à l'époque – on ne le comprendrait pas davantage des décennies plus tard –

pourquoi ou comment l'assassinat de l'archiduc héritier aurait pu entraîner mécaniquement une conflagration généralisée en Europe. Une telle illusion était déjà en soi fatale.

Avec le durcissement de la crise se cristallisa une seconde illusion, très largement partagée elle aussi, y compris au sein des états-majors : celle d'une guerre courte. Quatre semaines pour entrer dans Paris, selon les Allemands. Les soldats de retour « avant la chute des feuilles », selon les Français. De toute évidence, personne ne pouvait imaginer ces quatre années de massacres, de dévastations et d'atrocités qui allaient ruiner l'Europe. Si tel avait été le cas, fût-ce au titre d'un scénario-catastrophe ou de ce que les stratèges appellent couramment l'« alternative du diable », les décideurs de 1914 eussent peut-être envisagé les choses d'une tout autre façon.

Comme il a été dit plus haut, l'imprévisibilité renvoie au chapitre de la responsabilité. Qui a vraiment voulu cette guerre ? Telle qu'elle se déroula effectivement dans sa durée et dans son intensité, personne de sensé ou de rationnel. Aucun responsable européen ne fut délirant voire incontrôlable au sens commun. Toutefois, chacun demeura cantonné dans une logique nationale passablement étriquée qui interdisait toute vision stratégique d'ensemble. L'Autriche-Hongrie était surtout mue par le désir de donner une bonne leçon à la Serbie. La Russie restait crispée sur la solidarité panslave, la France sur le repoussoir allemand, le Reich sur son alliance avec Vienne. Seule l'Angleterre, du fait de son insularité, eut une authentique vision d'ensemble du continent européen. Toutefois, cette insularité même la marginalisait et l'empêchait d'intervenir comme un acteur à part entière.

La conclusion la plus effarante de ces journées hors norme fut que personne en Europe, en dehors de quelques comparses, ne souhaitait véritablement la guerre. Ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, Berchtold passa légitimement pour un va-t-en-guerre et sa responsabilité fut écrasante dans le déclenchement du conflit. Pourtant, même lui commencera à réfléchir – trop tard, sans doute – et à tenter de faire machine arrière après que Vienne aura déclaré la guerre à Belgrade.

Quant à Guillaume II, ses postures agressives et son verbe belliqueux dissimulaient le plus souvent un comportement beaucoup plus timoré, en tout cas plus velléitaire que proprement guerrier. Même le monde des affaires, pourtant taxé instinctivement de belliciste par la tradition de gauche, demeura dans une expectative plutôt inquiète. Certes, les industriels de l'armement avaient tout lieu de se frotter les mains à la veille d'un affrontement armé généralisé. Mais il en allait tout autrement pour les secteurs marchands comme pour ceux dont la prospérité résultait de la sécurité des échanges internationaux.

D'un côté, très peu de gens souhaitaient explicitement la guerre. D'un autre côté, bien rares furent ceux qui consacrèrent toutes leurs forces à lui barrer la route. Il s'en trouva bien pourtant, ici ou là, et non des moindres : un John Morley en Angleterre, par exemple, même s'il fut mis rapidement en minorité. Un Jean Jaurès en France, même s'il fut assassiné, ou un Joseph Caillaux, même si le scandale causé par le procès de son épouse contribua à l'éloigner de la scène en des heures cruciales. Même Raspoutine en Russie fut écarté à la suite d'un attentat fomenté contre sa personne par l'extrême droite nationaliste, alors qu'il aurait pu contribuer à atténuer les inconséquences bellicistes des uns et des autres.

Force est de reconnaître qu'ils furent ainsi très peu nombreux à s'opposer résolument à la guerre. D'où la tentation vénéneuse qui finit par investir les esprits les moins retors : cette guerre qu'on ne pouvait donc pas éviter n'était-elle pas, au fond, une sorte de pis-aller ? Puisque la récurrence des crises se faisait de plus en plus syncopée, autant trancher le nœud gordien une bonne fois et dégager ainsi durablement le terrain diplomatique.

Les trente-sept jours de la crise de juillet-août 1914 restent fascinants car ils focalisent dans une unité de temps très concentrée toutes les illusions, tous les doutes, toutes les rancœurs, tous les déchirements aussi des grands leaders européens. Des leaders soucieux des conséquences directes de leurs actes mais aussi, plus généralement, de leur trace dans l'Histoire. Guillaume II rêvait ainsi de voir son nom

accolé à la grandeur de l'Allemagne et de s'affranchir une bonne fois pour toutes de la comparaison désavantageuse avec Bismarck. Le tsar Nicolas II, lui, avait la hantise que l'Histoire se souvienne de lui comme d'un perdant après la déculottée japonaise de 1905. François-Joseph, pour sa part, n'avait plus qu'un désir à l'hiver de sa vie : laisser à la postérité cet empire improbable qu'il avait longtemps tenu à bout de bras. Sans parler du président Raymond Poincaré et de son obsession à recouvrer les provinces perdues en 1870. Ou encore du dilemme d'Edward Grey, écartelé entre la nécessité d'une quasi-alliance avec la France et la conformité aux fondamentaux de la diplomatie anglaise.

Tous ces sentiments forts, parfois excessifs, souvent contradictoires, exprimés aux quatre coins de l'Europe rejallirent en coups de théâtre et autres rebondissements en cascade. Avec un peu de chance, ceux-ci eussent pu différer voire abolir l'irréremédiable. Plus d'une fois, à Paris, Berlin ou Londres, on put croire le pire évité. Cela ne devait point être le cas, comme si une main invisible redistribuait invariablement les forces dans une perspective conflictuelle. Comme s'il fallait à toute force que cette guerre éclatât. On le sait, elle finit par éclater. Toutefois la force irrésistible qui la rendit possible brisa dans le même élan volontés et espérances. Quatre ans plus tard seulement, on pourrait faire le décompte effroyable des existences qu'elle avait fauchées.

# I

## SARAJEVO

*Tout ce que nous récolterions d'une guerre  
avec la Serbie serait une bande de voleurs,  
de bandits, d'assassins et quelques pruniers.*

François-Ferdinand, archiduc héritier  
de l'Empire d'Autriche-Hongrie

L'été s'annonçait radieux. Sans doute le plus resplendissant qu'on ait connu en Europe depuis bien longtemps. Des planches huppées de Deauville aux transats de Brighton et aux kiosques élégants de Baden ou de Spa, jamais le ciel n'avait été plus transparent, l'existence plus légère. Jusqu'aux collines verdoyantes de Sarajevo, au cœur de la Bosnie-Herzégovine, que contournait paresseusement la rivière Miljacka.

Sarajevo, l'ancienne cité ottomane fondée au xv<sup>e</sup> siècle et réputée pour ses cent vingt lieux de culte. Sarajevo, la fierté des Slaves du Sud, qui recevait aujourd'hui en grande pompe l'archiduc François-Ferdinand, l'héritier présomptif de l'Empire d'Autriche-Hongrie.

On était le 28 juin 1914. Le soleil s'était tôt levé sur la petite station thermale d'Ilidza, lieu de villégiature favori des bourgeois aisés de la capitale bosniaque. Son épouse Sophie à ses côtés, François-Ferdinand y avait fait une courte halte.

L'avant-veille, en sa qualité d'inspecteur général des forces armées de l'Empire, il avait supervisé les manœuvres des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> corps. C'était l'objet de cet ultime voyage officiel avant l'été.

La visite avait été programmée de longue date. Depuis plus de trois mois, les notables locaux s'étaient démenés afin que le couple archiducal reçoive le meilleur accueil possible. Rien n'avait été laissé au hasard. Les rues avaient été nettoyées de fond en comble. La petite gare ferroviaire avait été rafraîchie. Vieille bâtisse de style mauresque, l'Hôtel Bosna avait été entièrement réaménagé pour être digne d'une halte princière.

François-Ferdinand était allé saluer par courtoisie les autorités administratives d'Ilidza tandis que Sophie effectuait la tournée rituelle des orphelinats et des hôpitaux.

C'était un dimanche. D'une piété catholique ardente comme l'étaient tous les Habsbourg, le couple communia dans un petit salon de l'hôtel transformé en chapelle. Puis il prit le train pour Sarajevo.

Indifférent aux regards, l'archiduc serrait tendrement la main de son épouse. Il n'avait pas oublié. Ce jour marquait également le quatorzième anniversaire de leur union. Et quelle union ! L'empereur François-Joseph avait tout tenté pour empêcher le mariage de son neveu avec une simple dame d'honneur à la cour de Vienne. Il avait appelé à la rescousse les autres grands souverains européens, de Guillaume II à Nicolas II, pour faire entendre raison à son obstiné de neveu. Le pape Léon XIII était intervenu en personne. Rien n'y avait fait.

Tenant tête à tout le monde, François-Ferdinand avait fini par convoler avec Sophie Chotek, l'élue de son cœur. On lui avait néanmoins imposé un mariage morganatique. Cela signifiait que « la Chotek » – ainsi la désignaient perfidement les courtisans dès qu'elle avait tourné les talons – ne deviendrait jamais impératrice ni même archiduchesse. Ses enfants, eux, ne régneraient pas sur l'Empire à la mort de leur père.

Le scandale de la mésalliance pesait encore sur le couple, dans les moindres détails d'une étiquette viennoise particulièrement vétilleuse. François-Ferdinand avait à cœur que son

épouse se tienne auprès de lui en Bosnie, en ce jour anniversaire. Il le lui avait promis :

— Pour une fois, tous les honneurs te seront enfin publiquement rendus<sup>1</sup>.

Sur le quai de la petite gare d'Ilidza, l'horloge marquait 9 h 25. L'air était encore doux. Le trajet en train ne devait durer qu'une dizaine de minutes. L'archiduc n'en était pas mécontent :

— J'ai hâte d'y être. Voyons un peu si ces Bosniaques sont aussi farouches qu'on le prétend !

Sourires à la cantonade. À Sarajevo comme à la Hofburg<sup>2</sup> de Vienne, l'Empire restait tel qu'en lui-même, bravache, suffisant et ancré dans l'évidence de sa légitimité. Comme si tout était parfaitement sous contrôle. Comme s'il ne s'était rien passé au cours de ces dernières années.

Entrelacs redoutablement complexe d'ethnies, de cultures et de nationalités, les Balkans tourmentaient toutes les chancelleries européennes par leur instabilité permanente. Cette poudrière avait déjà menacé d'exploser. Elle s'était embrasée à deux reprises depuis 1912. Deux guerres courtes qui, par bonheur, n'avaient pas dégénéré. Mais deux guerres pour rien. Entre Serbes, Monténégrins, Roumains et Bulgares mais aussi entre l'Autriche-Hongrie et la Russie, les grands parrains de la région, tout restait à régler. Et les dissentiments des uns envers les autres s'étaient transformés en ressentiments tenaces, les rancœurs s'étaient faites rancunes.

Au cœur de cet espace ingérable, la Bosnie-Herzégovine. Province ottomane depuis plus de cinq siècles, cette invraisemblable mosaïque de peuples était passée sous l'influence

---

1. Pour les préparatifs et le déroulement de l'attentat de Sarajevo, voir en particulier Vladimir Dedijer, *La route de Sarajevo*, Paris, Gallimard, 1966 ; Michèle Savary, *Sarajevo 1914, vie et mort de Gavrilo Princip*, Paris, L'Âge d'homme, 2004 ; Albert Mousset, *L'attentat de Sarajevo*, Paris, Payot, 1930 et Jean-Louis Thiériot, *François-Ferdinand d'Autriche, de Mayerling à Sarajevo*, Paris, éd. de Fallois, 2005.

2. La Hofburg est le second grand palais impérial de Vienne avec Schönbrunn.

progressive de l'Autriche-Hongrie. Celle-ci avait fini par l'annexer en 1908 dans l'indifférence générale. Trop affaibli pour réagir, le sultan de Constantinople Abdul-Hamid avait d'autres priorités. Les Russes, eux, avaient bien regimbé. Ils avaient dû cependant en rabattre de leur solidarité panslave en même temps que de leur fierté nationale. Au moins temporairement.

Depuis, les Bosniaques – surtout ceux d'origine serbe – reportaient leur amertume sur un Empire austro-hongrois en plein tangage. Qui ne voyait que cet attelage dominé par les Habsbourg était contre-nature, en un temps où il n'était bruit que de nationalités ? Un géant aux pieds d'argile menacé d'éclatement, sous la pression de peuples qui revendiquaient leur différence : c'est ainsi qu'il était perçu. Le véritable ciment, au fond, était l'empereur François-Joseph lui-même. Mais ce dernier régnait depuis plus de soixante-cinq ans et il n'était pas éternel.

Aux portes de la Bosnie-Herzégovine, la Serbie, bastion de ces Slaves du Sud qui ambitionnaient de reconstituer une grande patrie, forte et respectée. La Serbie dont le souverain Pierre I<sup>er</sup>, un Karageorgevic, avait succédé à Alexandre Obrenovic, sauvagement assassiné en 1903. La Serbie, alliée de cœur et de raison de la Sainte Russie, la grande sœur, la mère de la Chrétienté orthodoxe.

Le wagon du train spécial réservé à l'archiduc François-Ferdinand avait été briqué à neuf. Les uniformes autrichiens étaient plus rutilants que jamais. Les médailles et décorations étincelaient sur les poitrines. Le soleil était déjà haut dans l'azur du ciel.

La population de Sarajevo se préparait à festoyer. La fête ? Pas de la ferveur, tout juste de la curiosité. Et pas toute la population, d'ailleurs. Au moment même où le train officiel s'ébranlait lentement, sept jeunes gens se retrouvaient discrètement dans l'arrière-boutique d'un café anonyme du quartier turc de Bascarsija, derrière le bazar dans la partie orientale de la ville.

— C'est le moment, mes frères. L'occasion ne se représentera pas de sitôt !

Le chef de la bande, Gavrilo Princip, exhortait une dernière fois ses compagnons. Ceux-ci n'en menaient pas large. Des gamins pour la plupart, les yeux baissés comme s'ils étaient déjà pris en faute. Quels piètres conspirateurs, ils faisaient !

La conspiration avait cependant une cible et pas n'importe laquelle : l'archiduc François-Ferdinand, l'homme le plus important d'Autriche-Hongrie après l'empereur François-Joseph.

Les six conjurés écoutaient Princip avec respect. Avec son regard émacié et son teint cadavérique de tuberculeux, le jeune homme faisait plus vieux que ses dix-neuf ans. Il arrivait tout droit de Serbie en compagnie de ses camarades Nedeljko Cabrinovic et Trifko Grabez, des anciens de l'organisation nationaliste Mlada Bosna (Jeune Bosnie). À Belgrade, on leur avait remis de l'argent, des pistolets Browning, des bombes ainsi qu'un flacon de cyanure enveloppé à la diable dans du papier journal.

Princip et ses complices avaient pris des risques énormes pour se cacher des douaniers serbes comme des policiers austro-hongrois. Encombrés de leur matériel compromettant, ils avaient évité les chemins surveillés et franchi marécages et torrents boueux afin d'échapper aux contrôles. Pour le franchissement de la frontière, ils avaient eu recours au « tunnel », ce dispositif de complicités qui assurait aux clandestins un passage discret entre la Serbie et la Bosnie-Herzégovine.

Les comploteurs se dévisagèrent en silence puis se tournèrent instinctivement vers leur chef. Celui-ci n'était pas du genre à craquer au dernier moment, ils le savaient. Patriote ardent, Gavrilo Princip semblait porter en lui toute la détresse de la cause slave. L'existence de cet étudiant, issu d'une famille nombreuse de paysans bosniaques, n'avait été qu'une épouvantable succession de souffrances et de misère. Le jeune Gavrilo avait cependant donné un sens à sa vie en épousant le destin tragique des siens. Il s'était donné pour modèle Bogdan Zerajic, un héros bosniaque. Celui-ci s'était suicidé quatre ans plus tôt après avoir tiré sur le général Varesanin, le gouverneur de la province.

Les camarades de Princip étaient presque tous aussi jeunes que lui. Des étudiants, des lycéens, un jeune typographe, un instituteur.

Au moment de se disperser, l'un des conjurés avait osé exprimer ce que tous les autres pensaient au fond d'eux-mêmes :

— Et si par malheur on devait rater notre coup ?

La question demeura sans réponse. Il était beaucoup trop tard pour y songer.

La bande s'éclipsa prestement, un par un pour ne pas éveiller l'attention. Avant de se quitter, Princip avait eu un dernier mot :

— Notre pays est la valeur suprême. Faisons-le comprendre à ce gros porc de Habsbourg qui vient nous insulter le jour même de l'anniversaire de notre glorieuse bataille du Champ des Merles...

La bataille du Champ des Merles, qui avait vu la défaite des Serbes face aux Turcs du sultan Mourad I<sup>er</sup> en 1389 à Kosovo Polje, était restée le symbole vivace de la résistance des Slaves du Sud. Mais comment les officiels hautains qui, à Vienne, avaient réglé l'agenda de la visite de l'archiduc auraient-ils pu seulement le comprendre ?

— ... la liberté. La dignité. La vengeance pour ce que tous les Autrichiens nous ont fait subir. Que Dieu nous garde tous !

Princip savait qu'il leur faudrait compter sur la chance. Cette chance qu'il avait eue depuis son retour à Sarajevo, le 15 juin. Bien que fiché comme un activiste dangereux, le jeune homme n'avait pas été inquiété par la police. De son côté, Cabrinovic avait multiplié les imprudences sans toutefois attirer l'attention. C'en était presque miraculeux mais il fallait agir vite désormais. La chance ne durerait pas toujours.

Répartis en trois groupes, les conjurés se postèrent respectivement devant le jardin du Café Mostar, le long du quai Appel et à proximité du pont Lateiner.

À quelques hectomètres de là, à un univers de là, le train archiducal s'immobilisa en gare de Sarajevo. François-Ferdinand inspecta brièvement les troupes de la caserne voisine. Il



N° d'édition : L.01EUCN000421.N001  
Dépôt légal : janvier 2012